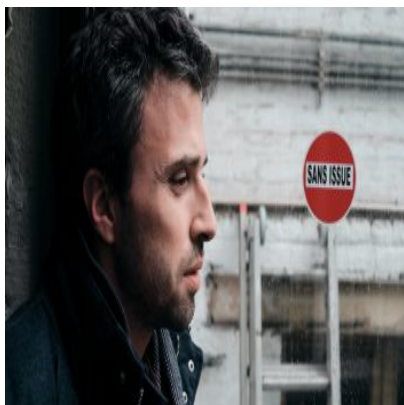




Culture. Sans issue ? lâ??interview VIVANT ! dâ??Emmanuel De Candido

Description

Afin de garder le lien avec son public, La Manufacture collectif contemporain fait d'écouter sur leurs réseaux sociaux, les propositions de leur programmation de ce festival Off 20. La compagnie Maps devait présenter « Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? », un spectacle sur lâ??hyper connexion signé Emmanuel De Candido et Pierre Solot. Lâ??auteur-metteur en scène-interprète belge Emmanuel De Candido a publié durant le confinement un post facebook sous le titre « Scatologie du théâtre belge francophone », repris par la Libre Belgique. Il posait la question cruciale de la survie des artistes non seulement durant cette crise sanitaire mais de manière globale.

La série des interviews VIVANT ! lui était toute destinée.

Crédit photos ©Lionel Devuyst

Emmanuel De Candido est artiste associé de la Compagnie MAPS (tourné vers les questions de société et les écritures contemporaines) et co-fondateur de la Compagnie du 7^{ème} Etage (théâtre visuel), collectif français co-directeur artistique des Studios de Virecourt (Benassay/Poitiers). C'était lâ??occasion rêvée de questionner un artiste pris entre le devoir de faire du [Kayak](#)* et celui d'enfourcher un tigre.

En ce moment vous devriez être au Festival OFF dâ??Avignon et jouer « Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? » à la Manufacture. Comment vivez-vous son annulation ?

« Tu n'as pas vraiment fichu, tant qu'il te reste une bonne histoire, et quelqu'un qui la raconter ». Pierre Solot et moi, depuis qu'on a joué Novecento : pianiste de Baricco, il y a plus de 10 ans, on a cette phrase tatouée dans le cœur. La situation actuelle est difficile pour tout le monde. Mais on trouve des solutions, petit à petit. « Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? » aura la chance d'être en tournée en 2020-21, et reprogrammée à Avignon en juillet 2021.

Comment lâ??arrêt total de toute activité culturelle a-t-il impacté le devenir de votre spectacle et de votre compagnie ?

Economiquement et professionnellement, c'est violent. La moitié de notre tournée a été annulée ; pareil pour Avignon, qui devait être notre première participation à un festival international d'envergure. Double Impact !, comme dirait JCVD. Une grande bonne nouvelle nous a quand

même redonne le moral : notre spectacle est programmé au Festival Impatience, à Paris, en décembre 2020.

Cette situation, c'est *Brazil* sans l'humour des Monty Python, *Inception* sans porte de sortie, une pièce de Spregelburd sans les éclats de couleur de ses personnages. Déprimant.

Votre compagnie est implantée en Belgique. Etes-vous satisfait des réponses données par le gouvernement concernant la crise culturelle actuelle ?

Satisfait ? Absolument pas. La politique belge est une pelote de laine indémêlable. Les niveaux de décision sont multiples : fédéral, communautaire, régional, communal ! Et chaque niveau de pouvoir est géré par des coalitions politiques différentes qui se renvoient la patate chaude. On peut se réjouir de l'une ou l'autre aide accordée ici et là aux artistes, mais il n'y a pas de politique culturelle transversale solide. La suite ne s'annonce pas plus rassurante. Au niveau national, on voit bien qu'on glisse sur la pente extrêmement inclinée d'une droite libérale qui laisse sur le carreau la santé, l'enseignement, l'égalité des chances et la culture. Sans parler du paternalisme / maternalisme abrutissant avec lequel certains.e.s politicien.ne.s traitent les citoyens. Du coup même les bonnes volontés sont diluées.

Qu'en est-il des institutions culturelles qui vous soutiennent ?

Les théâtres subventionnés peuvent mieux amortir le choc sur le moyen terme. Pour une compagnie de théâtre non-conventionnelle comme la nôtre, « réduire ses coûts », cela veut dire supprimer les quelques contrats qu'elle arrivait à créer. « Diminuer son activité », ça revient à tout arrêter. Ce n'est pas une solution. On est forcément obligé d'inventer des solutions originales.

On a eu la chance d'être épaulé par notre diffuseuse à La **Charge du Rhinocéros**, par l'un ou l'autre partenaire, dont **Atelier 210**, coproducteur du spectacle, par le **Théâtre de Liège** qui accueillera notre prochaine création « *La Ronde Flamboyante* » pièce (il)légitime d'un fils du colonialisme », par des structures d'accompagnement ou de résidence (**BAMP**, **CED-WB**, **Fabrique**, **Bellone**, **Chaufferie Acte-1** etc.)

Mais ces liens-là, ils existaient déjà avant le confinement. La vraie difficulté, ce sera de convaincre de nouveaux théâtres de nous accueillir, au moment où ils se sentent submergés par les reports de dates et les incertitudes. Si ces théâtres refusent de prendre des risques avec nous, on est fichus.



« Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? » est une réflexion critique sur les nouveaux citoyens du numérique, quelles questions philosophiques et politiques vous posez-vous ? Quelles d'ores et déjà mettez-vous en avant ?

Notre spectacle raconte l'histoire vraie d'un gars né dans les années 80, passionné de heroïc fantasy, de jeux vidéo et de philosophie, devenu pilote de drone pour un programme militaire d'assassinats ciblés ; puis il quitte l'armée, avant de témoigner de ses actes dans les médias, de devenir ce qu'on appelle « un lanceur d'alerte ».

Notre puzzle théâtral est une réflexion géographique sur notre rapport aux écrans, à la fiction, aux récits, à la presse, mais aussi une remise en question du mythe de la « guerre propre ».

Si vous deviez ré-écrire votre spectacle à la lumière des conséquences du confinement et de l'instauration des distanciations sociales, quelles problématiques soulèveriez-vous ?

Plus que jamais, le confinement nous a poussé à opter pour des solutions en ligne : plateformes de partage de films, conseils médicaux à distance, télétravail, conversations familiales ou apéros web entre amis ! Mais très vite, je crois qu'on a tous senti la saturation numérique que cela représente.

Bizarrement, j'ai assez confiance dans la capacité des jeunes générations à ne pas se contenter de cette overdose informatique, mais à rechercher le vivant, le face à face, le corps à corps. En regardant leurs aînés (dont je fais partie) les yeux rivés sur la TV et leurs téléphones, je crois que les adolescents peuvent s'opposer, se différencier, se dire : je veux sortir, sortir, sortir ! de l'air ou je crève, je ne veux pas finir comme les vieux !

Notre spectacle était obsolète dès sa création. Ce qui nous intéressait, c'est que le public, en sortant de la salle, se dise justement : « Ça c'était le vieux monde. De quel monde je reviens aujourd'hui ? »

S'il fallait ré-écrire notre spectacle maintenant, j'aurais envie d'intégrer cela au spectacle : ce cri intime d'une jeunesse qui réclame, contre la morale, la raison, l'habitude ambiante, plus de vie, plus de sensualité, plus de liberté. Par-delà les écrans.

Un des principes de votre pièce est d'amener le spectateur à ce qu'on ne lui attend pas, finalement un peu comme ce qui se produit actuellement avec nos gouvernements ?

Oui, sauf que dans notre cas, c'est voulu. Depuis l'ouverture de notre cité, on conduit le public vers un « twist », c'est-à-dire vers un effet narratif de révélation finale (à ne pas confondre avec la danse de salon où tu cires le parquet avec la plante de ton pied).

Nos gouvernements, eux, improvisent sans savoir où ils nous mènent. Un peu comme un illusionniste qui, par mégarde, aurait tué son lapin en claquant son chapeau, et qui fait patienter son public en chantant des « haha, hoho » sans trouver aucune solution pour faire réapparaître la pauvre bête vivante. C'est tout de suite moins rassurant !



Votre mise en scène à la « Usual suspect » en forme de puzzle n'est-elle pas symptomatique de la pensée actuelle, fragmentée par une surcharge d'informations à vérifier, de mensonges, de contradictions, de liberté d'expression muselée ?

Notre mise en scène joue avec la fragmentation, mais son propos tourne autour d'un seul et même noyau. Comme un rubik's cube dont on cherche à réordonner les couleurs. L'objectif

du spectacle, c'est d'embrasser sur scène une certaine complexité du réel, tout en proposant aux spectateurs un fil narratif simple et ludique.

Quand j'étais étudiant, beaucoup de spectacles m'ont mis en colère parce qu'ils prétendaient pompeusement être politiques et complexes, alors qu'ils ne faisaient que compiler avec autosatisfaction quelques tristes préjugés. Il ne suffit pas, par exemple, de demander à une comédienne de porter un voile sur sa tête et de prononcer le mot « déterritorialisation » pour rendre une mise en scène politique et intellectuelle (c'est un exemple que j'ai vu). Si ton propos est vide et que ta mise en scène prend les spectateurs pour de cons, un costume ou quelques citations intellos n'y changeront rien.

Nous, on a fait le pari inverse. On fait référence à des tas de musiques, livres, bd, jeux vidéo de la culture pop, on mélange les médias, on creuse une question d'apparence naïve : « Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? » mais au final, cette question se révèle éminemment politique.

C'est en cela que la fragmentation et la saturation savent des choix intéressants : l'image finale n'est que une fois les pièces du puzzle rassemblées. Construire un spectacle de cette manière est un casse-tête dramaturgique passionnant, qui nécessite de faire confiance à l'intelligence et à la sensibilité du public.



Du fait du virus, le sans contact se généralise. Est-ce que la généralisation n'arrive avec les écrans a développé des capacités cognitives et intellectuelles spécifiques qui feront de nos jeunes, des soldats impitoyables d'une guerre sans contact, d'un monde du travail inhumain ?

Quand on manie sans cesse un outil, forcément on se spécialise, physiquement et mentalement. C'est le cas avec les ordinateurs, mais cela ne date pas de hier.

La question que tu poses, c'est plutôt celle de la violence aveugle ou de l'inhumanité que porterait en soi la technologie numérique. Pour moi ce n'est pas le cas.

L'industrialisation a vu naître des techniques mécaniques qui nous ont permis de diminuer nos efforts physiques (pour se déplacer, porter, assembler, etc.). L'informatisation diminue quant à elle nos efforts cognitifs, principalement nos efforts de calcul. Mais dans les deux cas, il y a des effets

humains qui manipulent ces machines ou au minimum, qui les programment.

La machine a son propre fonctionnement, mais elle ne peut avoir d'??intention en elle-m??me.

L'??intention d'??pend toujours du libre choix d'??un ??tre humain. La machine, au mieux, pourra s'??adapter pour ??« mieux fonctionner ??», mais ne choisira jamais ??« dans quel but elle fonctionne ??».

Avec ou sans ??cran, c'??est donc ?? nous de d'??cider ce que nous voulons faire (ou non) de ces technologies toujours plus puissantes. Dire ??« c'??est la faute des machines ! ??», c'??est une paresse de la pens'?. Au mieux on pourra dire : ??« c'??est la faute de l'??inventeur, du fabricant, du vendeur, de l'??acheteur ou de l'??utilisateur de la machine ??». Mais pas de la machine elle-m??me.

L'??o?? il faut ??tre tr'??s vigilants par contre, c'??est que certains syst'??mes ?? m'??caniques, informatiques, mais aussi politiques, administratifs, ??conomiques ?? nous donnent parfois l'??impression qu'??ils fonctionnent ??« par magie ??», ??« par eux-m??me ??». Et puisqu'??ils fonctionnent sans effort de notre part, on se dit qu'??ils fonctionnent ??« bien ??». Ils assoupissent notre esprit critique, ??touffent notre capacit'?? ?? nous opposer. C'??est d'??ailleurs le sujet de notre prochaine cr'??ation, ??« **La Ronde Flamboyante** ??», qui interroge les m'??canismes de la dette ??conomique.

La question du ??« bien ??», c'??est la question ??thique. Celle-ci doit toujours ??tre d'??battue dans un espace d'??mocratique. Si on ne d'??bat pas autour de ces questions, c'??est que d'??autres y r'??pondent ?? notre place.

Au milieu de tout ??sa le spectacle vivant tiendra une place cruciale, justement parce qu'??il cr'??e l'??espace du rassemblement, de la confrontation des opinions et des sensibilit'?. A condition, dans le cas du th'????tre, que les artistes soient toujours capables d'??inventer des formes qui rassemblent un public pluriel.

Que pensez-vous des captations de spectacles, sont-elles le nouvel outil de transmission des artistes ?

Pour la diffusion internationale, les captations vid'??o sont des outils int'??ressants. Et je suis content de voir un spectacle en capta quand je l'??ai rat'?? en salle. Elles ont aussi une valeur d'??archives. Mais elles ne remplaceront jamais la repr'??sentation physique.

Allons-nous assister ?? la mort du spectacle vivant, comme la vid'??o a menac'?? le cin'??ma ?

Mort ? Un spectacle est vivant parce que ses artistes sont vivants et physiquement devant nous. Les spectacles de Tadeusz Kantor et de Johnny Halliday sont donc malheureusement morts. Le lapin de la question du d'??but est mort (Tout de m??me, pauvre b'??te). Pour le reste, c'??est ?? nous de faire na'??tre de nouveaux spectacles et des formes in'??dites qui nous rendront plus vivants que jamais. Jouer dans des salles vides emplies d'????crans?! c'??est un Luna Park pour moi. J'??adore. Surtout s'??il y a des jeux vid'??o un peu r'??tro. (rire)

Avez-vous envie de lancer quelques pistes de r'??flexion sur l'??avenir du spectacle vivant, sur les mesures de soutien actuelles, les carences, les conditions de travail dans le secteur culturel et ses possibles alternatives ?

Cr'??er des spectacles de qualit'??, cela demande du temps, des moyens humains et financiers. Se documenter, ??crire, improviser, tester au plateau, fouiller, rater, recommencer?! A l'??heure o?? la diffusion de nos spectacles est contrainte par des raisons sanitaires, il faut plus que jamais soutenir cette recherche fondamentale. A mon avis, c'??est la meilleure mani'??re de pr'??parer l'??avenir.



Propos recueillis par Marie Anezin
Crédit photos : Lionel Devuyst

CATEGORY

1. Les interviews
2. VIVANT !

POST TAG

1. Atelier 210
2. Bamp
3. Compagnie Maps
4. Emmanuel de Candido
5. La Manufacture collectif contemporain
6. Pierre Solot
7. Th tre de Liège

Categorie

1. Les interviews
2. VIVANT !

date crée

2020/07/18

Auteur

marie-anezin